

# Les vierges du Nidwald : (fin)

Autor(en): **C., Jules de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 32

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197683>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du groupe que je venais d'égayer ainsi, bien malgré moi.

Oh! ces rires, ces sourires! Je n'entendais et ne voyais que cela depuis le moment où j'avais revêtu ce maudit uniforme. Ils me pour-suaivaient.

Comme je montais l'escalier, j'entendis encore un de ces messieurs: « Dites-donc, excla-mait-il, avez-vous vu comme il a bonne mine; décidément le service militaire lui convient!... Il est fait pour être soldat!... » X.

(La fin samedi.)

### Les vierges du Nidwald.

(Fin.)

Sur la route de Stanz à Sarnen, il se trouve une petite chapelle; une chapelle à murs blancs percés de meurtrières grillées, à toit recouvert de tuiles rouges, et surmonté d'une croix brillante. Si, écartant les arbustes qui en dérobaient la porte entrée, vous y entrez, vous y verrez suspendus au-dessus de l'autel, deux tableaux grossièrement enluminés. Voici, dans le premier, le vieux Struth de Winkelried, qui perce de sa lance la gorge d'un dragon monstrueux. Dans le second, voilà le brave Arnold qui, lui, offre sa poitrine aux lances des Autrichiens. Ces deux héros, tous deux, délivrèrent leur patrie, que menaçait un ennemi dangereux; tous deux, ils succombèrent en combattant.

La chapelle de Winkelried, destinée jadis à rappeler ces deux événements glorieux, en rappelle aujourd'hui un non moins beau.

Après avoir quitté Georges, Marie avait rassemblé les jeunes filles éparses dans l'église, et sans tarder, par une issue libre encore, et par des sentiers détournés, elle avait promptement gagné les prairies, à l'Ouest de Stanz. Arrivée à la chapelle, elle commença par en faire l'inspection: il s'y trouvait en effet assez d'armes pour armer toute sa troupe, et assez de munitions pour leur permettre de résister quelque temps à ceux qui pourraient les attaquer. De plus, on avait eu la précaution de faire de nombreux abattis dans les environs de la chapelle, et de pousser de gros quartiers de rocs dans le chemin, de façon à en boucher totalement le passage. Ayant tout examiné, Marie pensa à compter ses compagnes: elles étaient dix-sept; dix-sept jeunes filles, dont ce matin l'âme tressaillait à l'espoir de danser aux noces de leur amie, mais pour qui, maintenant, la salle de bal allait se métamorphoser en un champ de bataille.

On entendait distinctement, non loin de là, le bruit du combat qui se livrait aux frontières du Bas-Unterwald. Une minute, les détonations devinrent si nombreuses et si bruyantes, que les jeunes filles jugèrent que l'action était devenue décisive; elles ne se trompaient pas; peu à peu les fusils cessèrent de retentir ou ne retentirent plus qu'isolément, comme si on les déchargeait sur des fuyards.

Mais quels étaient les vainqueurs? Tout en aidant ses compagnes à fermer toujours mieux la route avec les objets pesants, disséminés ça et là, Marie s'efforçait de faire taire les funestes pressentiments qui s'élevaient, malgré elle, dans son âme; elle aimait à croire que les Suisses, cette fois, l'avaient encore emporté.

Tout à coup un tambour résonna au loin. Les jeunes travailleuses, abandonnant leur ouvrage, écoutèrent... Le tambour battait fort; mais on ne pouvait distinguer la nature de sa batterie, car elle n'arrivait à la chapelle que défigurée par son retentissement contre les échos. Cependant les yeux de Marie se dirigeant, par hasard, vers la montagne voisine, elle crut y apercevoir un homme; elle mit un mouchoir sur une bayonnette, et, l'agitant en l'air, elle poussa un hurra prolongé!

L'homme (car c'en était vraiment un) s'arrêta, regarda dans le vallon, et, de loin, prenant la garnison féminine de la chapelle pour un corps de soldats; il fit signe que l'ennemi s'avancait, mais allait chercher du secours... Une marche française se fit alors entendre clairement et confirma les paroles de l'inconnu.

Ainsi, les hardies jeunes filles allaient être en présence des Français. Elles n'avaient aucun espoir d'être secourues, du moins par leurs concitoyens; car, pour les montagnards des Alpes, qui, en ce jour-là, couronnaient de leur multitude les

hauteurs voisines, ils n'assistaient pas en spectateurs curieux à la lutte désespérée de l'Unterwald, mais en frères dont le cœur saignant était plein du désir de fondre dans la plaine, et d'y combattre aussi. Un moment de résistance de plus pouvait les décider; Marie résolut de résister bravement.

Un bataillon serré, débouchant au fond de la vallée, ne put abattre sa résolution; rangeant ses compagnes en arrière du parapet, et les y faisant coucher à plat ventre, leurs armes à la main, elle seule resta debout. Déjà le bataillon approchait; Marie, appuyant contre son épaule la crosse d'une carabine, leva lentement le canon. Le coup partit. Un officier français tomba. Dix-sept balles, au même instant, s'élançèrent hors des embrasures de l'abattis et allèrent encore frapper dix-sept soldats. La troupe, surprise, fit halte; quelques hommes s'en détachèrent pour aller reconnaître l'ennemi. Durant cette manœuvre, les jeunes filles s'étaient levées; cachées par la fumée, elles avaient chargé leurs armes, puis s'étaient remises à leur poste. Le détachement n'était plus éloigné que d'une cinquantaine de pas, quand le vent chassa soudain la vapeur qui le couvrait... Une seconde décharge, tirée presque à bout portant, le mit totalement en déroute. Les Français, après la sanglante victoire de la chapelle de Saint-Jacques, n'avaient pas pensé devoir trouver si vite une nouvelle défense aussi bien organisée. Irrités de voir leur marche ainsi retardée par des gens qu'ils croyaient vaincus, ils commencèrent à riposter.

De part et d'autre l'ardeur était égale; mais les soldats tiraient au hasard, au lieu que Marie et ses amies, à l'abri derrière le parapet, ajustaient tous leurs coups, et ne faisaient pas feu une seule fois sans tuer ou blesser quelqu'un. Voyant enfin leurs efforts superflus, les officiers ennemis firent amener devant le front du bataillon une pièce de campagne, qui déjà les avaient puissamment aidés à la chapelle Saint-Jacques. Le premier boulet perça un large trou dans le retranchement. Après quelques minutes, une brèche suffisamment grande étant pratiquée, le bataillon se forma en colonne d'atta-que.

L'heure de l'agonie était proche pour les jeunes héroïnes; plusieurs étaient blessées, mais n'en continuaient pas moins à se défendre; seulement, lorsqu'elles ne pouvaient plus manier elles-mêmes leurs armes, elles s'occupaient à charger celles de leurs compagnes; puis, si elles sentaient que la mort allait les saisir, elles se traînaient sur leurs genoux ou leur poitrine, à défaut de membres, s'accrochant avec les dents à ce qu'elles pouvaient atteindre; elles tombaient sur la brèche, et là, en faisant à leurs amies un rempart de leur corps, elles attendaient tranquillement qu'un dernier coup vint les achever.

Marie, seule entre les dix-huit vierges, était encore debout, non qu'elle se fût ménagée; au contraire, sans cesse encourageant ses compagnes, les postant aux endroits les plus favorables, et presque toujours combattant à découvert, c'était un prodige qu'elle n'eût pas déjà été tuée cent fois. Les soldats, cependant, s'étaient ébranlés. Alors, redoublant d'activité, Marie sembla se tripler, se quadrupler... ses joues étaient d'un rouge ardent; ses cheveux déliés, volant autour de sa poitrine, lui servaient de bouclier. Oh! ce n'était plus maintenant une jeune fille frêle et insouciant, n'aimant que les douces occupations du chalet ou les jeux enfantins de la chaumière; c'était une femme virile, défendant à la fois et sa patrie et son Dieu.

Des cris confus, qui s'élevèrent du côté de Stanz, suspendirent la marche des Français. Marie aussi prêta l'oreille; peut-être était-ce du secours; mais, en regardant derrière elle, elle entrevit, à travers la fumée, un drapeau étranger qu'on agitaient... Tout était dit: Stanz était soumis; il ne restait plus d'amis, plus de parents à Marie. En ce moment, la dernière des dix-sept vierges, en lui disant adieu, exhalait son dernier souffle.

Déjà les sapeurs ennemis attaquaient l'abattis à coups de hache... Marie, inclinée sur le corps de Rose, le corps de sa meilleure amie, paraissait avoir enfin succombé à la douleur et à la fatigue. Un officier, qui s'avança vers elle, l'épée à la main, la fit revenir à elle... se dressant furieuse, elle l'étendit mort d'un coup de crosse, puis aussitôt elle se précipita dans la chapelle. Les soldats la suivirent et remplirent le lieu saint...

— Mon Dieu, je remets mon âme entre tes mains! Ainsi s'écria Marie; jetant un regard désespéré

sur ses ennemis, elle plongea, dans un tonneau de poudre, un pistolet chargé dont elle était armée... Une lueur subite embrasa l'atmosphère; la terre trembla; les échos les plus lointains entendirent et répétèrent l'explosion terrible que fit ouïr, en sautant, la chapelle de Winkelried.

Les premiers soldats qui regardèrent les corps étendus sur le carreau, reculèrent en criant: Ce sont des femmes... Jusqu'alors, la fumée les avait empêchés de distinguer le sexe de leurs antagonistes. A cette vue, leur colère fit place à l'admiration. Ils auraient voulu donner la sépulture à leurs braves ennemies, mais comme le tambour battait toujours, il leur fallut avancer. Tout en s'éloignant, ils s'acraient dans leurs moustaches poudreuses, contre les officiers, qui leur avaient fait massacrer de si nobles jeunes filles...

Quand le soleil, en se couchant, commença à rougir les sapins de la vallée, Schauenbourg, rassemblant son armée dans la grande place de Stanz, fit arborer, sur l'église du bourg, les couleurs françaises. Les musiciens entonnèrent un air de triomphe; les troupes crièrent: Vive le général Schauenbourg! Vive le Directeur!... — Anathème sur l'opresseur! répondirent mille voix mourantes, dans les montagnes, dans les prairies, du sein des ruines fumantes de Stanzstad et de Buochs. Seule la chapelle de Winkelried resta muette. Le spectacle de l'Unterwald vaincu ne devait pas frapper les yeux des vierges-martyres. Depuis longtemps, elles avaient quitté la terre... Assises entre les anges et les saints, elles jouissaient déjà, dans le ciel, des récompenses décernées à la vertu.

Là-haut, paix à leur âme! Ici-bas, honneur à leur mémoire!

JULES DE C.

### Nos formules de politesse.

Sous ce titre, Petit-Senn, le spirituel écrivain genevois, a publié un article qui ne contient pas mal de vérités. Il nous paraît, cependant, que le jour où sa plume l'a écrit, il voyait l'humanité sous un jour un peu trop sombre. En voici quelques aînées:

« Notre civilisation est fardée comme une vieille coquette; sa céruse et son carmin en imposent aux simples, qui se pâment d'admiration en la contemplant.

» Qui pourrait connaître l'âme humaine sous les innombrables couches de vernis dont la société la recouvre! Le monde n'est qu'un perpétuel bal masqué où les cœurs se présentent tous sous des dominos roses et riant; c'est entre eux un continuel échange d'hypocrisie et de dissimulation; on s'y dit tout, sauf ce qu'on pense; on y paraît tout, sauf ce qu'on est... Quelle cordialité dans l'abord! quelle affabilité dans les manières, quelles tochantes démonstrations! et tout cela entre gens indifférents les uns aux autres lorsqu'ils ne sont pas ennemis!

» Parmi nos dames, dans leurs réunions, les aménités décevantes, les douceurs banales, les compliments *circulaires*, tombent comme grêle de toutes parts. On y entend que *mon ange, ma toute bonne, ma chérie*; c'est tout sucre, tout miel. Et quand, séparées, ces bonnes âmes s'expriment librement sur le compte des *anges, des toutes bonnes*, etc., oh! alors, c'est souvent tout fiel, tout amerume; c'est le cas d'appliquer le vers de Racine:

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé?

» *Je vous présente mes respects*, dit un gentilâtre, infatué de son titre, au bourgeois qu'il méprise. *Je suis votre sergente*, écrit une belle dame à l'ouvrière qu'elle traite avec hauteur. *Charmé d'avoir eu le plaisir de vous voir*, dit en souriant l'homme qui s'éloigne d'un individu dont la conversation l'a assommé. *Usez de mon ministère*, s'écrie avec emphase le banquier à un pauvre diable auquel il ne confierait pas un liard que sous bonne caution.

» Oh! comme le cœur s'attriste, comme la mélancolie nous accable, quand nous voulons creuser cette surface polie du monde moral où nous végétons, quand nous soulevons ces dra-